

ELZÉVIR FILMS, JOUR2FÊTE ET VLR PRODUCTIONS PRÉSENTENT

**PIERRE
DELADONCHAMPS**

**LAETITIA
DOSCH**

**FINNEGAN
OLDFIELD**

**GRÉGORY
MONTEL**

**VINCENT
DENIARD**



REPRISE EN MAIN

UN FILM DE GILLES PERRET

AVEC MARIE DENARNAUD SAMUEL CHURIN YANNICK CHOIRAT SOPHIE CATTANI MOHAMED BRIKAT

ELZÉVIR FILMS, JOUR2FÊTE ET VLR PRODUCTIONS PRÉSENTENT

REPRISE EN MAIN

UN FILM DE GILLES PERRET

2021 - Image 1.85 - Son 5.1 - 107 Minutes - Comédie sociale
Langue : français - Nationalité : française

AU CINÉMA LE 19 OCTOBRE

Matériel presse téléchargeable sur www.jour2fete.com

jour2fête
DISTRIBUTION

DISTRIBUTION

Jour2Fête
Sarah Chazelle et Etienne Ollagnier
16, rue Frochot - 75009 Paris
Tél. : 01 40 22 92 15
contact@jour2fete.com

PRESSE FRANCE

Ciné Sud Promotion
Claire Viroulaud
5, rue de Charonne - 75011 Paris
Tél. : 01 44 54 54 77 - 06 87 55 86 07
claire@cinesudpromotion.com





SYNOPSIS

Comme son père avant lui, Cédric travaille dans une entreprise de mécanique de précision en Haute-Savoie. L'usine doit être de nouveau cédée à un fonds d'investissement. Épuisés d'avoir à dépendre de spéculateurs cyniques, Cédric et ses amis d'enfance tentent l'impossible : racheter l'usine en se faisant passer pour des financiers !



ENTRETIEN AVEC GILLES PERRET

**Après vingt ans de documentaires, vous passez à la fiction.
Pourquoi ce changement de registre : est-ce par pur désir de cinéma,
ou par impossibilité de raconter cette histoire autrement ?**

Un peu des deux ! Passer à la fiction est devenu de plus en plus évident pour moi. Au fur et à mesure de mes documentaires, mon dispositif s'en rapprochait de plus en plus. Ce passage m'a donc paru assez naturel. Et puis oui, ce sujet aurait été difficile à traiter en documentaire, les personnes interviewées auraient pu se mettre en danger vis-à-vis de leurs clients ou leurs patrons. Alors ce qu'elles auraient pu me confier, j'ai voulu le mettre dans la bouche des acteurs ! C'est un des avantages de la fiction : ça ouvre du possible et ça donne de la liberté. Dans ce cas précis, la fiction pouvait aussi porter un discours optimiste. Alors qu'un documentaire sur les impacts de la finance dans les entreprises, on se serait surtout rapproché du drame (*rire*)...

C'est vrai qu'on rit dans ce film. On pleure aussi.

Est-ce important pour vous de jouer sur ces émotions ?

J'adore ça. C'est aussi le cas dans mes documentaires. Je crois que cette façon de faire permet de rendre digeste des mécanismes qui paraissent complexes ou rebutants au premier abord. Dans *Reprise en main*, cela permet de mettre de l'humain dans des stratégies financières où tout est fait pour perdre le commun des mortels, ceci afin qu'il ait l'impression de ne plus avoir prise sur quoi que ce soit quant à son devenir.

Appréhendez-vous le poids du tournage, de l'équipe et du budget ?

C'est sûr que ça a été le grand écart avec mes deux derniers docs... Avec François Ruffin, on n'était que deux à tourner ! Ça a pu me paraître vertigineux au départ. Et puis, j'ai immergé toute l'équipe dans mon milieu, chez moi, dans la vallée de l'Arve. Ils étaient impressionnés par le décor naturel, les montagnes, les usines et moi par leur présence, leurs expériences, ça équilibrait les choses. Les comédiens ont tout de suite été très mobilisés, très concernés par le scénario et leur implication a rendu le travail extrêmement joyeux et précis. Même s'il pouvait y avoir une petite place pour l'improvisation dans les scènes de vie, le scénario et le texte étaient précis notamment sur les opérations et les techniques financières. Tout était très écrit. On a eu autant de semaines de prépa que de tournage, ça a été très utile. On a gagné du temps pour le choix des cadres, les lumières au quotidien sur le tournage. Et les décors naturels, je les connais bien, on les avait en tête dès l'écriture. Ça facilite le travail.

Jusque-là vous étiez toujours resté éloigné du monde du cinéma...

De par mes origines sociales, je n'étais pas prédestiné à faire du cinéma. J'ai vu mon premier film au cinéma alors que je devais avoir 13 ans et c'était « *Le Gendarme et les extra-terrestres* » (*rire*). Mais disons qu'entre mon intérêt pour le cinéma qui s'est nettement révélé depuis (*rire*) - je fréquente pas mal les salles - et mon expérience en tant que documentariste, j'étais plutôt serein sur le tournage de ce film. Il faut dire que je me suis inspiré de ma propre histoire, de celle de mon père, de celle de mes copains, dans un environnement qui est le mien, tout cela était rassurant.

Le fait d'avoir travaillé au tout début de ma vie professionnelle dans l'usine que l'on voit dans le film (*c'est l'usine d'un copain, j'y ai installé des machines, j'ai un diplôme d'ingénieur à la base*) ça m'a permis de me sentir à ma place sur le plateau. Et finalement, je crois que le fait d'être assez loin du milieu du cinéma et d'avoir été un cinéphile sur le tard est aussi une chance. Ça libère de toutes références et tout est possible, non ?

Le casting est impressionnant pour une première fiction, aviez-vous en tête dès l'écriture ?

Pas vraiment. Sauf pour Laetitia Dosch qui est arrivée très tôt sur le projet car je la connaissais personnellement. Pierre Deladonchamps nous a rejoints plus tardivement et on a vite été en phase sur le projet global et le personnage, même s'il y a amené sa patte. Il a donné plus de rondeur au personnage tel qu'il était écrit, et au final on a plus d'empathie pour



le Cédric qu'il interprète. C'est plus fort ainsi et c'est tant mieux ! Ça fait partie des belles surprises au tournage et aussi des belles découvertes au montage, parce que des fois sur le tournage on ne se rend pas compte de tout : comme on fait plusieurs prises, les comédiens font des propositions différentes, on les dirige aussi parfois sur plusieurs pistes de jeu pour avoir du choix.

Travailler avec Constance Demontoy à la direction de casting a été une grande chance, nous étions très connectés tous les trois, Marion Richoux (*la co-scénariste et directrice artistique*), elle et moi. Tous les comédiens ont eu envie de faire le film immédiatement après avoir lu le scénario, grâce à sa charge politique, son ton Pieds Nickelés, son aspect choral. Ils avaient envie de faire partie de cette bande-là et c'était très encourageant de voir

cet enthousiasme dès le départ pour le projet de la part de tout le monde, techniciens, comédiens, producteurs, distributeurs... C'est tellement mieux de faire les choses dans la joie et la bienveillance, ça porte !

La montagne aussi est au casting, très présente aussi dans le montage...

C'est la culture du coin ! Je fais de l'escalade moi-même et le personnage de Cédric est inspiré d'un ouvrier décolleteur que je connaissais et qui partait escalader sans cordes après les journées de boulot. C'est le lieu où peuvent encore se croiser des ouvriers et des patrons, sans appareil, sans barrière sociale, la montagne a le pouvoir de redistribuer les cartes.

Était-ce important pour vous de prendre le cas très local du décolletage pour parler de la mondialisation ?

Oui, et c'est je crois ma marque de fabrique. J'ai toujours voulu raconter le monde à travers des particularismes locaux. Et je crois que je ne serais pas capable d'écrire un scénario de fiction sans connaître le lieu, les gens ou la problématique concernés. Il me faut du réel et un attachement personnel pour raconter des histoires. C'est le cas ici, comme je le disais, mes parents ont travaillé dans ces usines de décolletage, j'y ai travaillé en sortant de mon école d'ingénieur. C'est un milieu bien plus familier pour moi que celui du cinéma ! Au lycée, on était tous prédestinés à être responsables d'atelier dans ces usines-là, mes copains étaient fils de patrons ou fils d'ouvriers, cette histoire d'amitié dans le film, c'est un peu la mienne. Le personnage de Denis existe vraiment par exemple, on a tourné dans son atelier.

Restez-vous malgré tout optimiste sur l'avenir de cette filière dans votre région ?

C'est justement un des buts du film : montrer qu'il existe en France une industrie performante. Pourtant, ça fait 30 ans qu'on nous fait croire que l'industrie est finie, qu'il n'y a plus d'ouvriers, que les Français sont nuls, tout en modifiant les règles pour que l'industrie puisse partir. Il y a eu une irresponsabilité dramatique de la part des responsables politiques. Comment a-t-on pu laisser croire aux gens qu'un pays allait pouvoir vivre sans produire ? C'est ahurissant. On en paie le prix cher aujourd'hui.

Avec ce film, il s'agissait donc de montrer qu'on est capable de produire et de produire bien. La vallée de l'Arve est une vallée High-Tech avec des gens malins qui vendent des pièces à des constructeurs automobiles américains, chinois ou européens.

Le seul bémol, c'est que la majeure partie des entreprises appartient maintenant à des fonds d'investissements ou à des groupements mêlant banques et industriels. La finance s'est installée partout où il y a de l'argent à ponctionner et, évidemment, c'est d'autant moins qui va dans la poche des travailleurs.

Quelles peuvent être les marges de manœuvre pour faire face à ces systèmes financiers ?

Il faut les inventer ! C'est ce qu'on fait dans le film (*rire*)... On vit dans un monde où on nous fait toujours croire qu'il n'y a pas d'alternative, qu'il n'y a rien d'autre à faire que de baisser la tête. Dans ce film, j'ai voulu montrer des gens qui relèvent la tête justement, qui peuvent être tout aussi malins que les financiers. Ils comprennent que la finance mène la danse alors ils retournent l'outil contre elle en utilisant ses propres armes. Et puis, la marge de manœuvre elle est politique ! Car on pourrait tout simplement interdire ces Leveraged Buy-Out (*LBO*), le système décrit dans le film où les fonds d'investissement ne mettent que 10% pour racheter une boîte en laissant cette même boîte emprunter et rembourser les 90% restants... Cette méthode a créé beaucoup de dommages depuis 25 ans, avec des sommes folles parties dans les limbes de la finance puisque, lors d'une revente, tout ce qui a été remboursé par une boîte revient au fonds d'investissement. Un système dégueulasse mais légal. Ce film est aussi là pour incriminer le fait qu'on laisse faire ça.



Dans le film, Cédric rejette le discours politique et syndical de son père. Pensez-vous que la jeune génération ne voit plus la lutte sociale à travers ces optiques-là ?

C'est comme ça qu'on nous vend les choses en tout cas. La question politique et la question syndicale sont décrédibilisées et montrées comme ringardes. Mais la conclusion du film suit finalement l'intuition de Cédric de se réapproprier son outil de travail pour que le fruit de son travail soit justement redistribué à ceux qui produisent. Sans le savoir, c'est une mise en œuvre pratique des théories politiques de son père. *Reprise en main* raconte une filiation politique par l'intuition et la réalité des faits. Si la chose politique et syndicale sont rendues obsolètes dans l'espace public, le film montre que l'histoire reste pourtant toujours la même. Tout comme les questions qui sont posées : Qui produit ? Comment on partage les richesses produites entre les salariés, les propriétaires et éventuellement les financiers qui chapeautent le tout ?

Cependant, Cédric reflète aussi une réalité de la vallée où peu de gens sont syndiqués. Le taux de syndicalisation aujourd'hui y est d'à peine 2%. C'est aussi un territoire conservateur ancré à droite historiquement. Cédric est révélateur de tout ça. La séquence de la pause au sein de l'entreprise est aussi symbolique d'une époque : les ouvriers sont sur leurs smartphones, ils ne se parlent quasiment pas. Avant, la parole politique pouvait circuler autour d'un casse-croûte, aujourd'hui quelque chose s'est cassé à ce niveau-là, l'individualisme est rentré dans l'entreprise. L'autre est devenu un ennemi potentiel là où, avant, il était un camarade de bataille.

L'usine idéale imaginé par les trois amis relève pourtant d'une vision très politique...

Ils rêvent d'une société idéale mais lorsqu'ils arrivent à reprendre la boîte à la fin, ils restent malgré tout dans une économie de marché. Pour continuer à avancer ils vont être obligés de s'accommoder des mécanismes de la concurrence rude. La part du volume d'activité de la finance dans une entreprise est de plus en plus importante. Pourtant, je vois beaucoup d'entreprises dans la vallée, même des grosses, qui continuent de refuser le versement de dividendes. Comme si les financiers restaient encore perçus comme des parasites qui prélevaient l'argent des autres. Dans mon documentaire, *Ma Mondialisation (2006)*, je montrais des patrons qui se sentaient plus proches des ouvriers que du monde de la finance, c'est encore valable à quelques endroits aujourd'hui.

La combativité joyeuse que véhicule le film rappelle la veine des films de Ken Loach. Était-il essentiel pour vous que le sujet ne plombe pas le moral ?

Ken Loach est un cinéaste qui compte vraiment pour moi, l'exactitude des thèmes qu'il traite est admirable.

Quant aux films sociaux où tout le monde se suicide à la fin, on en voit déjà beaucoup ! Pour moi, au contraire, il était important qu'une histoire sociale se termine bien, car de belles histoires peuvent exister lorsqu'on se rassemble. Et je voulais le montrer. Avec François Ruffin, on a toujours

été d'accord là-dessus et c'est pour ça qu'on s'est bien trouvé aussi pour faire des films ensemble : c'est par les affects positifs qu'on peut donner envie aux gens de se relever. Il ne faut pas laisser croire que rien n'est possible. Ce sont les dominants qui véhiculent ce discours ! Si avec ce film, seulement 50 spectateurs se disent qu'ils peuvent eux aussi reprendre en main leur boîte, alors je serai heureux. Ce n'est pas par le désespoir qu'on donnera envie aux gens de se bouger.

Le film est parsemé de dialogues et de réunions parfois très techniques sur les montages financiers, était-ce un moyen pour vous de souligner ces pratiques hors-sol ?

Ces pratiques existent, elles ne sont malheureusement pas hors sol... C'est plutôt le système qui les permet qui est indécent et que je voulais montrer.... Et pour que ça marche, il fallait être rigoureux et crédible tant pour les décors que pour la culture locale et la question de la finance. Le scénario a même été validé par des financiers suisses ! C'était important qu'ils nous confirment que tout était crédible. Évidemment, on a pris quelques raccourcis mais c'était important que rien ne soit fantasque. A l'écriture, nous avons voulu garder cette complexité manifeste dans certains termes utilisés et les anglicismes si fréquemment utilisés par les financiers, tout en gardant l'idée que l'important était de comprendre le sens général. En s'appropriant ce vocabulaire et les codes vestimentaires qui vont avec, les trois amis s'immiscent dans ce milieu qui n'est pas le leur.

Malgré leur capitalisme froid, les défenseurs de ce système ne paraissent pas totalement noirs dans le film. Comme si vous n'aviez pu vous empêcher de les... humaniser.

Oui, c'est quelque chose que l'on retrouve dans chacun de mes films je crois. J'ai tendance à tendre une perche pour sauver les personnages pour lesquels je ressens une opposition naturelle. Ici, plus que jamais, il fallait éviter le manichéisme caricatural, je voulais que chaque personnage déploie une certaine complexité. J'aime mettre de l'humanité et puis chercher l'inattendu et les contradictions chez chacun. C'est aussi ce que j'ai constaté en faisant mes documentaires, personne n'est d'un bloc.

Et comme j'ai réalisé des documentaires que l'on s'emploie à qualifier de « militants », je ne voulais pas que l'on me reproche des démonstrations pontifiantes ou des dialogues plombants, on a essayé d'être plus subtile que ça à l'écriture...

Pensez-vous que votre cinéma sera à jamais empreint de vos préoccupations sociales ?

J'espère oui, sinon ce ne seront plus mes films (*rire*).

J'aime surtout que mes films suscitent un débat, qu'ils puissent faire ouvrir les yeux sur certains sujets et, pourquoi pas, faire bouger un peu les choses. C'est précisément ça qui me donne le sentiment d'être utile en tant que cinéaste citoyen.



HISTOIRE DU DECOLLETAGE

La Haute-Savoie : berceau du décolletage français.

Le décolletage naît vers 1715, dans le village de Saint-Sigismond au-dessus de Cluses, au moment où Claude-Joseph Ballaloud introduit l'activité horlogère en sous-traitance pour les grandes fabriques de Genève.

Les agriculteurs de la vallée, vivement intéressés par un complément d'activité hivernal, se forment alors à ces techniques de mécanique de précision. Rapidement, l'artisanat s'intensifie avant de s'industrialiser dès la fin du 19^{ème} siècle. Puis, l'évolution de l'électricité et l'éclosion de nouvelles industries nécessitant l'utilisation de pièces métalliques (*cycles, motocycles, automobiles...*) donnent naissance au décolletage. La filière, après avoir servi l'armement durant la guerre, prend son envol durant les années de reconstruction et l'essor des moyens de transport des 30 glorieuses, notamment l'aéronautique. Prélude à la mondialisation, le 20^{ème} siècle marque aussi l'explosion de l'export.

Dans les années 2000, les fonds de pension et fonds d'investissement détiennent environ 40% du chiffre d'affaires de la profession. La logique capitaliste à laquelle ils répondent met fin à l'investissement industriel et vient entacher la compétitivité des entreprises, qui subissent de plein fouet la crise conjoncturelle de 2008.

Depuis, bon nombre d'entreprises a été repris par des directions françaises, utilisant parfois les mêmes méthodes financières discutables que les fonds d'investissements pour reprendre la main.

Ces entreprises restent performantes et compétitives. Pour preuve, l'entreprise qui sert de décors pour « Reprise en main » fournit en pièces de mécanique tous les constructeurs automobiles mondiaux, chinois compris.

Source informations

Site du Syndicat National du Décolletage (<https://www.sndec.com/>)





BIOGRAPHIE GILLES PERRET

Gilles Perret est né en juin 1968 en Haute Savoie où il vit toujours. Fils d'ouvrier, il a fait des études d'ingénieur. Il a travaillé dans les usines de la vallée de l'Arve en Haute Savoie en début de carrière avant de se tourner un peu par hasard, puis par conviction, vers l'audiovisuel et le cinéma. Réalisateur de nombreux films documentaires, la plupart à caractère social et humaniste, il met en avant les gens de peu. L'Histoire sociale est au cœur d'une partie de son œuvre avec des films qui génèrent encore et toujours de nombreux débats en salles.

Son premier film sorti au cinéma en 2006, *MA MONDIALISATION*, se passait déjà dans la vallée de l'Arve, racontant l'histoire des patrons des PME et de la délocalisation de leurs entreprises. Ce film est désormais inscrit dans les manuels scolaires d'économie.

REPRISE EN MAIN est sa première œuvre de fiction qu'il a co-écrite avec Marion Richoux, sa compagne dans la vie.

FILMOGRAPHIE CINÉMA

FICTION

2022 *REPRISE EN MAIN*

L'histoire d'ouvriers de la Vallée de l'Arve qui retournent les outils de la finance pour reprendre leur entreprise à un fonds d'investissement.
Production Elzevir Films, Distribution Jour2fête

DOCUMENTAIRES

2021 *DEBOUT LES FEMMES !*

Co-réalisé avec François Ruffin
Sortie en salle en octobre 2021 (1h25') / 150 000 spectateurs.
Un road movie parlementaire à la découverte des métiers du lien.
Production Les 400 clous, Distribution Jour2fête

2019 *J'VEUX DU SOLEIL !*

Co-réalisé avec François Ruffin
Sortie en salle en avril 2019 (1h16') / 192 000 spectateurs.
Un road-trip à la rencontre des Gilets Jaunes.
Production Les 400 Clous, Distribution Jour2fête

2018 *L'INSOUMIS*

Sortie en salle en février 2018 (1h35') / 45 000 spectateurs.
Portrait et chronique de campagne de Jean-Luc Mélenchon durant l'élection présidentielle de 2017.
Production Vues de Quincy, Distribution Jour2fête

2016 *LA SOCIALE*

Sortie en salle en novembre 2016 (1h26') / 170 000 spectateurs.
L'histoire de la Sécurité sociale et son actualité.
Production Rouge Productions, Distribution VLR

2013 *LES JOURS HEUREUX*

Sortie en salle en novembre 2013 (1h37') / 74 000 spectateurs.
L'histoire du programme du Conseil National de la Résistance de 1943 à nos jours.
Productions La Vaka Productions, Distribution Vues de Quincy

2012 *DE MÉMOIRES D'OUVRIERS*

Sortie en salle en février 2012 (79') / 40 000 spectateurs.
L'histoire sociale française racontée à travers le parcours d'ouvriers savoyards.
Production La Vaka Production, Distribution : CP Productions

2009 *WALTER, RETOUR EN RÉSISTANCE*

Sortie en salle en novembre 2009 (83') / 50 000 spectateurs.
A travers le portrait de Walter, ancien résistant déporté, le film pose la question de savoir ce que l'on a fait des idéaux du Conseil National de la Résistance.
Production La Vaka Productions, Distribution Vues de Quincy

2006 *MA MONDIALISATION*

Sortie en salle en novembre 2006 (86').
L'histoire de la mondialisation racontée à travers le portrait d'un patron atypique.
Production La Vaka Productions et Mécanos Productions, Distribution Vues de Quincy



LISTE ARTISTIQUE

Pierre DELADONCHAMPS Cédric
 Laetitia DOSCH Julie
 Grégory MONTEL Alain
 Finnegan OLDFIELD Frédéric
 Vincent DENIARD Denis
 Marie DENARNAUD Nathalie
 Samuel CHURIN Chantrel
 Yannick CHOIRAT Guillaume
 Rufus Michel
 Jacques BONNAFFÉ Bernard
 Sophie CATTANI Joséphine
 Mohamed BRIKAT Rachid

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur Gilles PERRET
 Scénario, adaptation et dialogues Gilles PERRET, Marion RICHOUX,
 Raphaëlle DESPLECHIN avec la collaboration de Claude LE PAPE
 Directrice artistique Marion RICHOUX
 Image Eva SEHET
 Son Nicolas JOLY et Thomas BESSON
 Montage Cécile DUBOIS
 1^{er} assistant mise en scène Clément COMET
 Décors Pierre-Julien JOURNET
 Directeur de production François DROUOT
 Musique originale Léon ROUSSEAU
 Producteurs ELZÉVIR FILMS, Denis CAROT et Ulysse PAYET
 Productrice associée Marie MASMONTEIL
 Coproduction VLR PRODUCTIONS, JOUR2FÊTE PRODUCTION,
 LES 400 CLOUS, AUVERGNE RHÔNE ALPES CINÉMA
 Distribution France JOUR2FÊTE
 Ventes internationales THE PARTY FILM SALES



jour2fête
DISTRIBUTION